

Le Monde

Le Monde

Samedi 27 janvier 2007

Culture

DANSE AU CENTRE POMPIDOU JUSQU'AU 27 JANVIER

Les corps contrariés des neuf femmes de Loïc Touzé

Attention forcenée ou contemplation détachée ? Le spectacle 9, chorégraphié pour neuf femmes par Loïc Touzé, peut se lire selon au moins deux modes. Au choix, mais aussi en alternance, on peut se focaliser sur chaque accident de la partition gestuelle, ou bien laisser son regard flotter sur l'ensemble du plateau – un caisson d'une blancheur aveuglante – au rythme heurté des mouvements.

A la loupe, la gestuelle que chaque danseuse met en branle se révèle curieusement contrariée. Le corps se contracte pour sauter, hop !... et il reste collé au sol. Il esquisse une arabesque et se casse à angle droit. On perçoit l'élan et, presque

dans la même seconde, son arrêt. Haché menu, le déroulé du mouvement, dont on croirait parfois que l'interprète le débobine à l'envers ou le bloque en pensant soudain à autre chose, oblige le spectateur à une adaptation rapide du regard.

Aucune fluidité n'emporte dans cette partition complexe. Aucune ligne droite ne repose : il n'y a que des bifurcations. Le refus de toute facilité de phrasé se lit en direct sur le visage des danseuses qui conduisent leur affaire en changeant sans cesse de vitesse. Il émane de leur silhouette sous contrôle une gaucherie, quelque chose d'un peu raide dans la ligne, comme si elles étaient en permanence sur la défensive.

Réfractaire à toute évidence chorégraphique, Loïc Touzé ne cesse de court-circuiter la mécanique des corps. Le résultat, austère, n'empêche pas, bizarrement, que l'on puisse tomber dans l'hypnose. Les lumières chutent sec et se relèvent ; les danseuses se retrouvent engluées dans une sorte de marasme. Un doute naît : à force de briser l'élan et le désir, ne risque-t-il pas de tétaniser le mouvement dans un hoquet irrémédiable ? ■

ROSITA BOISSEAU

9, de Loïc Touzé. Centre Pompidou, Paris-4'. Jusqu'au 27 janvier, 20 h 30. Tél. : 01-44-78-12-33. De 6 € à 10 €. Puis à la MC2 de Grenoble (Isère), les 27 et 28 février et 1^{er} mars. Tél. : 04-76-00-79-19. De 9 € à 20 €.



La naissance du geste

Dix danseuses sont jetées par LOÏC TOUZÉ dans l'espace blanc d'une étude clinique et chorégraphique.

dans l'ombre disparaissent quand, au lointain, l'éclairage

Wie des formes – également le titre du livre d'Henri Focillon paru en 1934 –, c'est ce qu'évoque irrésistiblement *9*, la dernière création du chorégraphe Loïc Touzé. Une cavité rectangulaire blanche circonscrit l'espace du plateau : le *white cube*, transformé en alcôve chorégraphique éblouissante par l'artiste Jocelyn Cotencin et le créateur lumières Yannick Fouassier, joue aussi des lignes de fuite offertes par les coulisses à cour et à jardin. Dès la première séquence, le cadre avale les dix danseuses placées debout et de dos, se tenant par la main en une ronde qui se déroule en ligne et se termine face public pour se dissoudre et ne plus jamais se reformer.

Dans cette ouverture d'une subtile élégance formelle se dessine le leitmotiv de la pièce : l'opposition, la contradiction, le décrochage. Les parcours individuels qui vont s'élaborer, s'agencer et se défaire montrent la danse et son travail, le dessin du geste et le parcours corporel qu'il sous-tend.

Les mouvements ne vont pas de soi et semblent obéir à des injonctions contradictoires. Trébucher plutôt que sauter, retomber au lieu de s'élever, s'amuser d'un enchaînement facétieux et faunesque ou s'immobiliser dans des pauses traversées de mouvements parasites, ce qu'on voit surtout, c'est comment ça dérape, s'effondre et resurgit. À l'image de la musique d'Henri-Bertrand Lesguillier, qui bidouille sur synthétiseur des sons de guimbarde et de bidons, intervient par à-coups et pose d'emblée son indépendance par rapport à la chorégraphie, mais joue avec le rythme de la partition lumière qui opère, elle aussi, un renversement du regard. Proches, les danseuses plongées

qui les révèle les rapproche de nous. *9*, sorte de troisième volet après *Morceau* – "expérience performative autour de la prise de parole" – et *Love* "où circulaient les notions de figure et de récit", s'élabore lui aussi autour de la notion de studio, mais "un studio qui s'est éloigné, un paysage panoramique", indique Loïc Touzé dans le programme du TNB de Rennes lors de sa création.

Studio de travail métamorphosé par le plateau en révélateur du processus de création, *9* possède l'étrange pouvoir de glisser du mouvement lisible à l'opacité du geste. Chaque phrasé chorégraphique a été écrit par l'une des interprètes pour être dansé par une autre, en observant "comment le début d'une phrase induit déjà une sorte d'architecture du mouvement. Il y a

➤ Les mouvements des danseuses ne vont pas de soi et semblent obéir à des injonctions contradictoires.

diverses manières d'entrer dans une phrase : le faire discrètement, par effraction, ou se laisser traverser par un mouvement".

L'attention portée au "pré-geste" est aussi déterminante que la rythmique désignée implicitement par le titre *9* et à laquelle Loïc Touzé ne s'intéresse pas de manière métrique ou clairement lisible, préférant évoquer "une impression rythmique, un paysage". Paysage habité par dix interprètes singulières, dont l'une, surtout, électrise notre regard : Catherine Legrand, découverte chez Dominique Bagouet dans les années 80 et disparue des scènes depuis trop longtemps, nous offre à nouveau sa danse inouïe, immédiatement reconnaissable à la tenue du corps et la précision infaillible du geste. Vertige du temps...

Fabienne Arvers

9 Chorégraphie Loïc Touzé, du 25 au 27 janvier au Centre Pompidou, Paris IV^e, du 27 février au 1^{er} mars à la MC2 de Grenoble.



Janvier 2007

Le chorégraphe Loïc Touzé expose des paysages rythmiques en évènements. La danse est rythme, accents, accidents, lignes, anfractuosités, intervalles, éclats et hypothèses. Géo-dynamiques, neuf femmes en êtres distincts cristallisent le temps.

Avec *Morceau* (2001), *Love* (2003), *Elucidation* (2004), le chorégraphe Loïc Touzé déjouait les figures identitaires et les images « toutes faites » en leur inoculant, par un mentir-vrai, des frémissements décalés, des contours surinvestis ou irrésolus, des brisures soudaines ou des métamorphoses iconoclastes. En savant constructeur d'images ayant cette spécificité rigoureuse de ne jamais se figer, Loïc Touzé poursuit et ouvre, avec la nouvelle création intitulée « 9 », un nouveau cycle : là, les images, figures et mouvements s'agencent pour construire directement des paysages rythmiques insoupçonnés, en deçà de toute carte postale, sans jeu ni pastiche. La danse est rythme, accents, accidents, lignes, anfractuosités, intervalles, éclats et hypothèses. Façon de toucher profondément la danse en son cœur comme en ses bords, le chorégraphe a placé la notion de "rythme" au cœur du processus de création de 9, osant l'aborder comme une inconnue à suivre sur l'arête extrême d'un possible non-savoir.

La scène de 9 s'ouvre comme une immense baie vitrée, large trouée étincelante de blancheur dans l'obscurité du théâtre, hublot panoramique improbable sur des mondes fantastiques, des limbes réels, des univers en germe, aux confins du nommable. Les paysages rythmiques composés par les neuf danseuses selon un canevas partitionnel, relèvent du géologique ou de la géo-dynamique : on ne perçoit pas d'histoires, mais de la géographie, on ne perçoit pas des relations mais des agencements. Actes rythmiques d'un corps-presque-animal, déformations tectoniques d'un corps-presque-minéral, lignes distordues d'un corps-presque-végétal. Les paysages se forment, se peuplent ou s'évident, des éléments surgissent en fracas ou vitesse inouïe, d'autres s'érodent ou glissent imperceptiblement.

Des élans massifs à pieds joints, des réceptions en poussière, des sauts sur le fil de la crête, des glissements de terrains, des anfractuosités soudaines, des pics d'affects, une sorte de chien qui trébuche, un jardin japonais, des gestes ébréchés en éclats, des geysers intérieurs en effraction, des crépitements musculaires, des blocs de sensations qui se décolent, des chimères compactes, une méduse vertébrée, un cabri fou, le sautiller incertain d'une enfant, les membres tranquilles et fragiles d'un ancêtre, des pierres qui n'ont pas de peau, des rochers en tension moléculaire, des fossiles qui craquent, des friabilités osseuses ou ligamentaires, des plaines d'histoires qui se tassent.

Aucun flux et reflux, aucune vague, rien du sens du vent ou de ses tourbillons, rien de la logique prévisible d'un climat fait de montée et de déclin, rien du cycle ou de la boucle, rien du liant fluide. Comme l'écrit Jacques Rivière à propos du *Sacre du Printemps* de Nijinski, pièce avec laquelle **9** s'emboîte et résonne particulièrement : « La nouveauté du *Sacre du Printemps*, c'est le renoncement à la sauce dynamique (...) Il y a dans toute la chorégraphie, une asymétrie profonde... Chaque groupe commence par soi, il ne fait aucun geste qui soit suscité par le besoin de répondre, de compenser, de rétablir l'équilibre »¹.

Le désir comme l'écrit Loïc Touzé, d'une « écriture qui tente de ne rien relier, d'être poétiquement désassemblée » est porté aussi bien par la composition chorégraphique que par les performances des danseuses, tel que cette gageure remarquable de produire des écarts, de distinguer, de diverger, de ne pas tomber dans les puits d'attraction des rythmes convenus, entendus, attendus, est la ligne suivie à chaque instant, une ligne brisée qui part toujours en adjacence, une ligne étonnamment active, tensive et créatrice.

Ces multiples événements rythmiques ne seraient rien ou confèreraient à l'éternité d'un tout, s'ils ne faisaient que de se déployer ou passer : la puissance dramaturgique de **9** tient dans la cristallisation des mouvements en minéraux, dans ce fait que parfois le temps ne parvient pas à passer, que tout événement rythmique contient virtuellement un potentiel de l'Évènement par excellence : une naissance ou une mort. Adviennent des paysages horizontaux, des plateaux de silence, des corps allongés, des nappes douces de bruit blanc. Apparaissent des figures verticales, une frise de nymphes grecques tétanisées en une ribambelle d'hippocampes, des ruines de bras en l'air. Surgissent des visages orientés vers l'avenir et gros de leurs antécédents originaires ou initiaux.

Ce que l'on voit de la surexposition de la boîte blanche à la sous-exposition de l'avant-scène, du blanc au noir, et de la bordure tranchante entre les deux, c'est l'opération fondamentale du temps et sa germination cristalline telle que l'expose Gilles Deleuze : « Ce que l'image-cristal révèle ou fait voir, c'est le fondement caché du temps, c'est-à-dire sa différenciation en deux jets, celui des présents qui passent et celui des passés qui se conservent (...), et qui tombent dans une profondeur obscure. (...) Le visionnaire, le voyant, c'est celui qui voit dans le cristal, et, ce qu'il voit, c'est le jaillissement du temps comme dédoublement, comme scission »².

9 nous offre des paysages cristallins et des cristaux chorégraphiques : des mouvements scindés en ce qu'ils partent vers et se conservent en même temps. Scindées entre perception et souvenir, entre réel et imaginaire, entre actuel et virtuel, ces neuf femmes qui nous donnent non pas une image de la femme (sexuelle, hystérique ou romantique) mais qui se redonnent, sans comparaison ni hiérarchie, en êtres simplement distincts, déploient ce jaillissement de la vie, tel qu'il mérite d'être souligné.

Aurore DESPRES

NOTES

1. Jacques RIVIERE, *Le Sacre du Printemps*, Nouvelle Revue Française, Août 1913, p 87.

2. Gilles DELEUZE, *L'Image-Temps*, Editions de Minuit, Paris, 1985, p 109.



da.Loïc TOUZE **Trouble dans la phylogenèse "9", dernière création de Loïc Touzé 9 de Loïc Touzé, brise le temps, déforme l'espace; distord la sacro-sainte verticalité. Indique des perceptions en devenir. Un spectacle présenté en janvier au Centre Pompidou.** Après *Love*, c'est une nouvelle expérience de spectateur très rare que provoque 9, la nouvelle pièce de Loïc Touzé. De celles qui mettent le regard en chamaille, le corps de traviole, et l'esprit en recherche ; qui semblent participer activement à la production de géographies perceptives inusitées, où chaque instant distille sa perle de futur en suspens. Pour l'heure, cela semble résister plutôt. C'est une question d'appréhension du temps. 9 ignore le flux libre, le legato, les consonances des mélodies gestuelles et autres progressions convergentes. Le temps paraît ici étale, mais de surcroît brisé en une multitude de fragments, de valeurs équivalentes, qui correspondent aux centaines de poses (si on hasarde une globalité) que les neuf interprètes figent et réengagent au cours de brèves séquences individuelles. Pas plus de convergences dans les inter-relations spatiales : c'est exclusivement dans la plastique des écarts que se constitue la trame de l'ensemble humain ici rassemblé. A quiconque accepte de ne pas être pris par la main pour engager ses sens, 9 offre donc en fait une formidable profusion de motifs, constamment relancés, sourdement redistribués comme on rebat les cartes d'un jeu, ou comme on lance des dés. Et la mouvance des déplacements - notamment les entrées et sorties, nombreuses - compose un genre de ballet relancé, qui envoûte un espace saisi de stupeur tranquille par le dispositif malléable et insolite des pions savants qui le traversent. Le cadre en a été conçu par Jocelyn Cottencin. Inusitée sur les plateaux de danse (plus couru au théâtre), cette formidable architecture scénique s'ouvre comme une vitrine interminable, cinémascopique, dans sa longueur en plan horizontal. Cage posée dans la cage, ce volume voit sa hauteur compressée par un plafond bas, qui provoque une fallacieuse impression de profondeur vers la paroi de fond. De surcroît, un vaste dégagement plan est ménagé à l'avant de la scène. Et un travail très fin des lumières, accentuant volontiers l'éclairage en extrême fond de scène, finit d'inventer là une machine à contrarier la grammaire intégrée de la hiérarchie des plans, diffuse un trouble hypnotique, où le contre-jour fait trembler la ligne du geste pourtant volontiers claire. Au croisement de toutes ces données, on le sent venir, c'est la bonne vieille posture érigée, l'évidence de la position verticale, qui se trouve sérieusement mise en crise. Le mouvement, comme tenté par l'empêchement, ne cesse de travailler cette contrariété, de toutes les manières. A cet endroit, on épargnera le cliché rebattu qu'on adresse à Loïc Touzé, d'être cet ancien danseur de l'Opéra de Paris, où se reconnaîtrait la fière droiture élancée que sa rupture contemporaine consisterait à problématiser. Très au-delà, 9 investit une captivante méditation plastique sur le fait même de se tenir debout. Classique, ou banalement quotidien. Où l'on se rend compte à quel point il pourrait être stimulant de questionner l'évidence installée avec force d'idéologie, de la posture érigée ; déconstruire le grand récit de la phylogenèse, dont la vulgate verrouille en tout esprit humain une absolue équivalence entre l'appartenance à l'humanité d'une part, la bipédie fièrement conquise d'autre part. Quelque chose s'est par là instauré, qui ne se discute plus ; ni même ne se poétise. Est-ce si simple ? Cette affaire anatomique étant acquise sans risque de retour, qu'y aurait-il de foncièrement

moins humain à se tenir couché, assis jambes repliées de côté, à moitié debout descendant de travers, suspendu bizarrement de guingois, posé sur la tête, tremblé sur la frange du déséquilibre ? Et pourquoi pas enfin à quatre pattes. L'infini fractionnement de 9 ne cesse de soupeser les potentialités de combinaisons corporelles polycentriques, installées en plans multiples, redistribuant des énergies multidirectionnelles ; et de tout cela envisager patiemment les hypothèses, poser sans se lasser les essais, tester une ivresse sobre du refus de s'emballer gaillardement. Gaillardement ? C'est très volontairement qu'on a attendu de se rapprocher de la fin de cet article pour relever l'autre grande caractéristique de 9. Laquelle réside dans le fait que ses neuf interprètes sont neuf jeunes femmes. Cette distribution radicale impose, une bonne fois, de se demander ce qu'on attache plus particulièrement au genre féminin, ce qu'on en attend en somme, dans les modalités d'occupation d'un espace. Moins intrusive ? Précautionneuse plutôt qu'envahissante ? Tenace plutôt que plastronnante ? Toutes ici réunies en la présence absente de la très solide figure du chorégraphe masculin. A la rencontre du temps et de l'espace, qu'elle traite avec audace, la pièce 9 brouille la ligne verticale où se constitue l'attente obligée de la posture érigée. La prévalence convergente de l'érection - au fait, masculine ? - est aussi ce que trouble l'exploration d'un perceptif futur. Gérard Mayen Le spectacle **9** de Loïc Touzé a été diffusé en janvier au Centre Pompidou de Paris. www.centrepompidou.fr

Gérard MAYEN Publié le 06-02-2007

mouvement.net